

**Le CREDIT POPULAIRE est  
une nécessité**

Conférence par le R. P. Ludovic, capucin.

Mesdames et Messieurs.

Vous éprouvez ce soir une véritable déception puisque, au lieu d'entendre la parole de mon maître et ami le commandeur Lazzatti, vous allez entendre la mienne. Mais, rassurez-vous ; si la fatigue condamne l'éloquent orateur à se taire ce soir, il ne manquera pas de parler à son tour. Nous avons seulement changé de place, et vous l'entendrez avant la fin du congrès.

La question choisie pour ma conférence, ainsi que l'indique le programme, est la *Nécessité des Banques populaires*.

J'estime que les Banques populaires ne sont pas seulement des institutions utiles ; elles sont nécessaires, et il faudra qu'en France on y vienne tôt ou tard.

On y est venu à l'étranger, et cependant, là aussi, on est loin d'avoir fait ce qu'on peut faire. Ces institutions n'ont pas dit leur dernier mot. Elles peuvent se multiplier encore dans ces pays. Elles doivent surtout recevoir des améliorations incessantes. J'espère et je suis certain que, grâce à l'initiative intelligente et généreuse de leurs fondateurs, les Banques populaires de l'étranger se consolideront et donneront des fruits toujours plus abondants. J'espère enfin que la France se laissera toucher, entraîner par ces beaux exemples et qu'elle ne restera pas plus longtemps en arrière.

Je vais donc m'efforcer de vous prouver que les banques populaires sont une nécessité des temps présents. S'il y a parmi vous des étrangers, je serai heureux de leur donner cette conviction, afin que, rentré chez eux, ils fassent une active propagande en faveur de cette belle cause.

Certes, le sujet que j'ai choisi n'est pas facile à traiter. Parler de Banques populaires devant des personnes qui savent fort peu ce que c'est qu'une banque, et qui, peut-être, n'ont pas même des idées exactes sur la richesse, est chose extrêmement ardue. Pour me faire comprendre de tout le monde, je suis obligé de remonter un peu haut et de rappeler quelques notions tout à fait élémentaires.

Ainsi, on croit généralement que la richesse est une chose toute faite et indétruite, en sorte qu'il n'y ait qu'à la prendre où elle est pour jouir ensuite paisiblement de ses bienfaits.

C'est là une idée absurde. La richesse ne consiste pas dans les pièces d'or, ni dans les billets de banque. Elle est composée de valeurs qui s'usent et se détruisent chaque jour. Ce sont les aliments, les vêtements, le mobilier et autres choses semblables qui constituent la vraie richesse, toutes choses qu'il faut produire incessamment parce que la consommation les fait disparaître à mesure qu'on en fait usage. Si la production de ces valeurs s'arrêtait dans le monde entier, quand même chacun aurait des caisses

de conduite.

Mais il n'est pas facile de donner aux hommes l'amour du travail et de l'économie. Cela exige, en premier lieu, qu'on respecte religieusement l'épargne du travailleur, en sorte que chacun jouisse paisiblement des biens qu'il a produits.

L'Écriture sainte place le bonheur de ce monde dans cette jouissance. — "Vous mangerez, dit David, les fruits de votre travail. Vous en serez heureux et vous serez comblé de biens."

Au contraire, quand un homme est dépourvu des biens qu'il a produits, la tristesse et le découragement s'emparent de lui. Il cesse de travailler et devient profondément malheureux.

Mais il ne suffit pas d'entretenir l'amour du travail par le respect de la propriété. Il faut en outre exciter dans l'homme le goût de l'épargne, ce qui exige qu'on lui montre clairement les merveilleux avantages que procure l'épargne, quand elle est transformée en capital, c'est-à-dire, en instrument de travail.

Les économies du travailleur, en recevant cette destination, rendent le travail plus facile et plus productif. Il peut y avoir alors bénéfice pour tout le monde : pour l'emprunteur d'abord qui, aidé par le capital, obtient par son travail des fruits plus abondants ; pour le prêteur ensuite, qui, à titre de capitaliste, reçoit une part des bénéfices réalisés. Cette démonstration devient évidente quand elle se fait sur place entre deux voisins dont l'un fait des économies et l'autre les emprunte pour les faire fructifier. Il n'y a pas de moyen plus efficace pour enrichir un pays, puisqu'on excite alors entre tout le monde une sainte émulation d'épargne et de travail.

(à suivre)

**A MES AMIS**

**OUVRIERS ET CULTIVATEURS**

(De *L'Ami de la Vérité*, Nantes, France.)

Mes bons amis, curieux de ma nature comme vous le savez, j'ai assisté cette semaine, au Congrès Catholique, à des discussions sur des questions bien intéressantes, mais un peu trop savantes pour moi. — Il s'agissait du socialisme, non pas du socialisme en blouse, mais du socialisme d'état en habit noir et en cravate blanche, qui prétend tout réglementer par des lois, la question du travail et celle des salaires. C'est une tâche bien difficile que de légiférer ainsi sur tout, et de n'aboutir à rien qu'à mécontenter tout le monde.

En tout cela, ainsi qu'en tant d'autres choses on met la charrue devant les bœufs et l'attelage reculé : au lieu d'avancer, et puis il y a des ouvriers intraitables et des patrons qui n'entendent point perdre ce qu'ils ont péniblement gagné.

Les socialistes en blouse qu'on appelle *trois-huit* par la raison qu'ils veulent et s'entêtent à dire qu'ils travailleront huit heures, dormiront huit heures, et entendent

desoins impérieux. — C'est là une vérité. Eh bien ! si l'ouvrier persiste dans ses demandes et ne veut travailler qu'à ses heures, qu'arrivera-t-il ? Le bon sens l'indique, le chantier restera fermé, ou si le patron a le courage de le rouvrir, il dira à l'ouvrier ; je consens à vous occuper à l'heure et ce sera l'heure qui deviendra la mesure du travail.

Cela est-il juste ? Oui.

Eh bien ! je me le demande, que l'État a-t-il à faire là ? A-t-il le droit d'intervenir, de réglementer le taux du salaire ?

Le salaire est une chose à débattre entre ouvrier et patron sans que le gouvernement ait rien à y voir. Qu'il ait droit de conseil, c'est possible, mais rien autre chose, puisque le travail est libre ; sans s'occuper de cette question, il a bien assez de protéger l'ouvrier et le patron contre eux-mêmes, contre le surmenage et le travail de nuit des femmes et des enfants.

Le salaire, c'est à dire le prix du travail, est une chose essentiellement variable qui dépend de l'abondance ou de la rareté des matières premières ou des objets confectionnés, de leur bas prix ou de leur cherté, des commandes plus ou moins nombreuses et importantes. C'est là l'un des éléments voulus pour la fixation du salaire. L'autre élément c'est le prix des aliments, la hausse ou la baisse sur le pain, la viande, le vin, les boissons. En les comparant, est-il vraiment impossible de donner satisfaction au patron et à l'ouvrier, et si, une Commission mixte était, chaque trimestre, chargée de fixer le prix de la journée ou le prix de l'heure de travail, avec les denrées que j'ai indiquées, je suis convaincu que nous n'aurions plus de ces grèves qui inquiètent tout le monde.

Telles sont les réflexions que je faisais en entendant des orateurs très éloquents et très convaincus discuter les questions sociales. — Voilà ce que j'ai pensé avec mon gros bon sens, moi qui par paresse n'aime point à en penser trop long.

Je suis allé ensuite écouter des choses si touchantes et pourtant si bien tournées, que j'en ris de bonheur en m'en souvenant. — On y a parlé du bon Frère Louis que j'aimais tant et qui m'a donné tant de bons conseils en agriculture : c'était un puits de science qu'il avait creusé tout seul par ses observations, avec son bon sens pratique : il avait réponse à tout. Quel saint et pieux religieux c'était ! tout occupé de ses devoirs et ne perdant jamais de vue ses chers sourds-muets, ses amis, qu'il avait instruits, formés et qu'il suivait pour ainsi dire à la trace lorsqu'ils le quittaient. Qu'il était admirable ce bon Frère Barbe-Bleue comme je l'appelais familièrement à cause de son rabat bleu, quand il demandait pour sa Maison, et on lui donnait : et les femmes du monde étaient généreuses, voulant, disaient-elles, réparer par des offrandes les péchés mignons de la langue, c'est-à-dire leurs petites médisances.

Je reviens à vous, bons habitants des campagnes, et veux encore vous répéter ce que tant de fois je vous ai dit. Restez chez vous, le travail n'y manque pas, à chaque jour suffit sa peine. Vos occupations sont variées, et quand viennent les

**A PROPOS DU MERITE  
AGRICOLE**

PREMIÈRE ANNÉE

Les prix décernés pour le mérite agricole seront distribués mardi, le 23 courant, à 8 heures du soir, dans la salle du Conseil législatif, par Son Honneur le lieutenant-gouverneur, en présence des membres des deux chambres, des membres du Conseil d'Agriculture et des officiers des sociétés d'agriculture.

Son Eminence le cardinal a bien voulu promettre d'assister à la cérémonie, et tous ceux qui ont à cœur de montrer combien l'agriculture est en honneur dans la province sont priés d'y assister, avec les dames de leurs familles sans autre invitation.

L'entrée sera par la porte principale des édifices du Parlement.

**C'est bien, c'est très bien !**

En novembre dernier, on a affiché dans Paris, à grande profusion, le placard suivant qu'a lu une foule énorme :

A MON CONSEILLER MUNICIPAL .

Quand tu d'mandais qu'on vot' pour toi,  
T'en jaspinais un tas d'argots ;  
" Plus d'octrois, q'tu disais ; plus d'loi !"  
... Avec ça qu'y a plus de sergots !  
Avec ça qu'y n' faut plus payer  
Son proprio ! C'est échignant !  
Tu casques pas l'prix d'mon loyer ?  
Descends donc d'ton siège, eh ! faignant !

I paraît q'partout en sleepin  
Tu te balad' ; ça, ça m'dépasse !  
Ah ça ! pourquoi q'toi, un clampin,  
Tu n'voyag' plus en troisième classe ?  
On s'gène pas, à l'Hôtel de Ville !  
Et tu crois q'c'est en t'esbignant  
Que tu remplis ton d'voir d'édile ?  
Descends donc d'ton siège, eh ! faignant !

Depuis qu'mon goss' il est scolaire,  
Parce qu'y port' un p'tit lingot,  
L'morveux s'croit un vrai méletaire,  
Ça fait l'homme... ça fum' des mégo !..  
Ça dit zut à ses père et mère !  
Est-ce pour ça que l'corps enseignant  
A barboté la plue' des frères !  
Descends donc d'ton siège, eh ! faignant !

J'veux plus de laiq's à l'hôpital,  
Tout ça c'est d'la graine à guenon !  
Oh ! c'est pas que j'leur veuill' du mal,  
Mais avec ell' faut du pognon !  
Si t'as pas de brais' ! Flût ! les douceurs !  
Et ça n'vous soign' qu'en rechignant.  
Pourquoi donc t'as chassé les seurs ?  
Descends donc d'ton siège, eh ! faignant !

On dit qu' tu touch', bon an, mal an,  
Six mille francs ; mince de gâlette !  
Mon conseiller, t'es bien gourmand !  
Avec dix ronds, moi, j'fais la fête,  
Des gonness ! ça ne lui plaît plu !  
Faut des marquis's à l'Artagnan....  
C'est-y pour ça que j'l'ai élu ? ? ?  
Descends donc d'ton siège, eh ! faignant !

UN CL...TO...YER.